

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 55 (1917)  
**Heft:** 48

**Artikel:** D'Yverdon à Strasbourg en 1720  
**Autor:** Landry, John  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-213458>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & C<sup>ie</sup>, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire** du Numéro du 1<sup>er</sup> décembre 1917: — Aux amis du Conteur. — Nos vieilles chansons: R'Adèle, Scie vaudoise. — D'Yverdon à Strasbourg en 1729 (John Landry). — On petit craset (Marc à Louis). — A la croisée de Montélan (W. Charrière de Sévery). — Nos félicitations (La Réd.) — La « Tourne qui langue » (H. C.). — Un bon saint. — Recettes. — Boutades.

## Aux amis du CONTEUR !

Le Conteur, cette fois, est dans le mouvement. Longtemps, il a lutté, longtemps, il s'est défendu. Ses rédacteurs, ses collaborateurs, son imprimeur, ses actionnaires, même — car il a aussi des actionnaires, oh ! des actionnaires comme il les faudrait tous — ont souscrit à tous les sacrifices. Cela n'a pas suffi. Ce rempart de dévouements, de désintéressements, de sacrifices, n'a pu, après trois ans de résistance opiniâtre, tenir devant les assauts répétés et de plus en plus furieux de l'assaillant. Celui-ci a eu le dessus. Par force, mais non de guerre las, il a fallu capituler devant la hausse constante et du papier et de la main d'œuvre. Capituler ou mourir. Il n'y avait pas de milieu.

De deux maux, le Conteur a fait comme bien d'autres : il a choisi le moindre. Car mourir, quand on se sent encore plein de vie, d'entrain, d'humour ; mourir à cinquante-cinq ans, dans la force de l'âge ! Non, vrai, ça ne se fait pas. Et puis, entre nous, c'eût été dommage. Comment, alors que la terrible guerre qui ensanglante l'Europe vient de faire resplendir, plus éclatant que jamais, le principe des nationalités ; au moment où chaque petit peuple, même le plus opprimé, se hasarde à sortir de poche son drapeau, pour le déployer au grand jour de l'émancipation et de la liberté, dont l'aurore déjà pointe à l'horizon, le Conteur qui, depuis plus d'un demi-siècle bataille pour défendre l'esprit vaudois contre les vagues d'un cosmopolitisme envahissant, le Conteur démissionnerait ! Non, cela ne se peut. Jamais il n'eût plus raison d'être fidèle au poste : « J'y suis, j'y reste ! » C'est son heure !

Il sait d'ailleurs que c'est là aussi le sentiment de ses nombreux amis, qui ne lui pardonneraient pas une défection. On ne meurt pas, quand il faut vaincre. Aussi lui aideront-ils à passer le mauvais pas ; serreront-ils les rangs autour de lui et lui accorderont-ils de bon cœur le petit sacrifice qu'il a fait tout pour leur épargner, mais que les circonstances rendent aujourd'hui indispensable. Comme nous l'avons dit déjà, on ne peut plus rien demander à ses rédacteurs, collaborateurs, imprimeur et actionnaires ; ils ont poussé jusqu'à la dernière limite l'esprit de sacrifice. C'est le tour des abonnés, des lecteurs, de tous les amis, enfin, du Conteur, d'entrer aussi en lice. Oh ! il ne leur en coûtera pas cher : 20 sous. Pour eux, ce n'est rien, et pour le journal c'est beaucoup ; c'est la vie sauve. Donc, depuis le

1<sup>er</sup> janvier prochain, le prix de l'abonnement sera porté de 4 fr. 50 à 5 fr. 50.

Nous nous flattons de l'espoir que, malgré la dureté des temps, ce misérable franc ne sera, pour aucun de nos abonnés, prétexte de démission. Bien plus, nous osons compter que chacun d'eux se fera un devoir et un plaisir de nous procurer quelques abonnements nouveaux. Les parents, amis et connaissances ne sont-ils pas là, pour un peu !

Allons, mesdames, messieurs, un bon mouvement. Cela vous sera rendu au centuple en gaîté.

Vive le canton de Vaud ! Vive le pays romand ! Vive le Conteur !

## NOS VIEILLES CHANSONS

R'Adèle, Scie vaudoise.



1. T'en souviens - tu, r'A - dè - le, Là - bas, dans
2. — Mōsieur, qu'v'oulez-vous di - re ? Je ne vous
3. — Don-nez-moi, je vous pri - e, Un ins-tant
4. — Mō-sieur, je n'ai que fai - re D'un si doux
5. — Mō-sieur, si vous êt's sa - ge, Al - lez vers
6. — Ce - la, je ne puis guè - re, Je n'ai - me



ce chemin, Quand nous allions en-sem-ble Cueillir du connais point ; Passez sans me rien di - re, Passez vo-d'en-tre-tien, A - fin que je vous di - se Ce que vous en - tre-tien, Je suis un' fille hon-nè - te Et vous êt's mon par-rain, Qui est à sa fe - nè-tre, Lui de-man-les par-rains. — Dans ce cas, vieux vo-la - ge, Décampez-



ro - ma - rin. T'en souviens - tu, r'A - dè - le, tre che-min. Mō - sieur, qu'v'oulez-vous di - re, sa-vez-bien. Don - nez-moi, je vous pri - e, un vau-rien. Mō - sieur, je n'ai que fai - re der ma main. Mō - sieur, si vous êt's sa - ge, vite au loin. — Ce - la, je ne puis guè - re,



là - bas, dans ce che-min, Quand nous allions en-je ne vous connais point ; Passez sans me rien un ins - tant d'en-tre-tien, A - fin que je vous d'un si doux en-tre-tien, Je suis un' fille hon-al-lez vers mon parrain, Qui est à sa fe-je n'aim' pas les par-rains. — Dans ce cas, vieux vo-



sem - ble Cueil - lir du ro - ma - rin. T'en di - re, Pas - sez vo - tre che - min. Mō - di - se Ce que vous sa - vez bien. Don - né - te Et vous êt's un vau - rien. Mō - né - tre, Lui de - man - der ma main. Mō - la - ge, Dé - cam - pez vite au loin. Ce -

## D'YVERDON A STRASBOURG EN 1729

QUELQUES-UNES de nos villes et bourgades, — Vevey, Moudon, Morges, Yverdon, Bex, Lausanne, — ont le bonheur de posséder des hommes qui fouillent leurs archives et s'emploient à faire revivre non tout le passé, mais les jolies choses, le côté pittoresque du passé. A Yverdon, c'est M. John Landry, architecte, qui a pris à cœur cette tâche. D'une des causeries yverdonnoises publiées par lui, nous détachons les pages que voici :

On a publié plusieurs relations de voyageurs partant d'Yverdon pour s'en aller en Allemagne, en Hollande ou en Angleterre ; tout le monde a lu celle du jeune Saussure allant à Londres, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ; malheureusement, ces relations ne parlent guère du voyage d'ici au Rhin, mais donnent de grands détails sur les pays du nord et la navigation sur ce fleuve.

Aujourd'hui, nous dirons un mot d'un voyage entrepris, en 1729, par un jeune Yverdonnois, jusqu'à Strasbourg, et continué, l'année suivante, sur Londres, avec retour par la France et Ste-Croix.

L'auteur, Louis-A. Haldimand, paraît être le fils de Gaspard, reçu bourgeois d'Yverdon le 26 mars 1694 ; il est né en 1710 et avait, par conséquent, dix-neuf ans en 1729. L'un des descendants de Gaspard, devenu célèbre comme gouverneur du Canada pour le roi d'Angleterre, est mort en 1791 à Yverdon, où, suivant l'historien Crottet, il fut enterré en grande pompe.

\*\*\*

Le départ du jeune Haldimand eut lieu le 16 août 1729 ; le voyageur descendit la Thièle, l'Aar et le Rhin et aborda à Strasbourg le 26, après un voyage au long cours — on peut bien le dire — ayant duré dix jours. Le voyageur d'aujourd'hui, qui prend à midi le train d'Yverdon pour Strasbourg, y arrive le même soir, après un trajet de sept heures. Il est probable qu'en aéroplane on y arriverait plut tôt encore.

On s'embarquait alors sur le « bateau à Pavid », nom de navigateurs intrépides dont les derniers descendants, Pavid frères, figurent encore sur l'indicateur du commerce imprimé en 1857, en qualité de commissionnaires-expéditeurs.

L'un d'eux est appelé, en 1729, l'année même du voyage, « Pavid l'Anglais », par l'historien Crottet ; il est probable que cette famille était une de celles à qui la navigation sur le lac et sur les rivières était concédée. Dans un ouvrage paru à Neuchâtel en 1835, Charles-Henri Landry raconte un naufrage d'une barque à Pavid, où le conducteur Casimir Wollfgang et sept de ses compagnons périrent, noyés ou gelés, le 17 mars 1827, devant Préfargier.

Il y avait aussi le « bateau de M. Mandrot », sur lequel le célèbre professeur Elie Bertrand, fondateur du musée d'Yverdon, s'embarqua pour la Hollande au printemps de 1735, avec M. le professeur Allamand, qui se rendait à Leyde.

En 1765, Jean-Jacques Rousseau écrivait de Strasbourg une lettre à M. d'Yvernois disant :

« J'ai laissé Mlle Levasseur à l'île de St-Pierre. Je pense la faire venir ce printemps en Angleterre par le bateau qui part d'Yverdon tous les ans. »

On voyageait à petites journées, le bateau filait, tantôt à la voile, à la rame, ou à la chaute (gaffe), tantôt tiré à la cordelle depuis les chemins de halage. On couchait à la poupe du bateau, les marchandises fongibles se plaçaient, couvertes, à la proue et le milieu qui, généralement, n'était pas ponté, recevait les marchandises lourdes, ne craignant pas la pluie ou le soleil.

C'est ainsi qu'on a voyagé jusqu'en 1826, où fut lancé le vapeur « l'Union » à Yverdon. Il y eut à cette occasion une grande fête dont nous parlerons un jour. Un poète du cru fit une grande élégie commençant par ces vers :

*Je chante « l'Union » ce superbe bateau,  
Qui de nos charmants lacs va parcourir l'es-  
pace.*

Le Musée d'Yverdon possède un tableau à l'huile représentant le nouveau bateau passant sous l'église de Font.

« L'Union » faisait le service des trois lacs, car on voit dans le registre du Conseil d'Yverdon « qu'on a prêté le grand râteau pour curer le lit de la Saugé, afin d'y faire passer le bateau. »

On dînait sur le pont, car on lit dans la *Bibliothèque universelle* de 1870, que le poète Manuel s'installa sur le pont de « l'Union » pour y faire un bon dîner avec son ami Didier, l'écrivain de Genève bien connu.

\*\*\*

Il est temps de revenir au jeune Haldimand. « Le 16 août 1729, je suis parti pour Strasbourg avec mon père, sur le « bateau à Pavid », qui a payé ma dépense jusqu'au dit lieu.

« Partis après l'heure du dîner, nous arrivons à St-Aubin, après quatre heures de navigation, nous y avons soupé et couché, naturellement, car on ne voyageait pas la nuit. Les arrêts assez longs, qui sont indiqués, étaient employés pour le déchargement et à l'embarquement des marchandises dans les ports touchés par le bateau.

« Le 17 août, départ de St-Aubin et arrivée à Neuchâtel à 3 heures, où l'on a dîné, puis on est reparti pour l'île de St-Jean, où l'on a soupé et couché. »

L'île de St-Jean, c'est l'île de St-Pierre, appelée aussi, à cette époque île de Bienne; le jeune homme n'en dit rien, mais nous trouvons quelques détails dans le voyage de Cambry, au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui s'exprime ainsi : « Nous entrons dans la Thièle, elle verse ses eaux du lac de Bienne dans celui de Neuchâtel. » Le même phénomène dont nous sommes les témoins aujourd'hui, se produisait déjà, il y a près de deux siècles. Tantôt, les eaux vont du lac de Bienne à celui de Neuchâtel, tantôt, au contraire, ce sont les eaux de notre lac qui se vident dans le lac de Bienne, ce qui est le cas normal. Le cas contraire se produisait quand l'Aar était grosse et refluit depuis sa jonction avec la Thièle, aux environs de Büren. « L'eau, dit Gambry, est vaseuse; nous ne voyons plus que le ciel, l'eau qui nous porte, l'homme qui nous traîne à la cordelle et les roseaux. » L'auteur nous vante longuement les beautés de l'île et regrette que tout cela appartienne à LL. EE. de Berne!

« Le 18 août, on repart de l'île et on arrive, après une traversée d'une demi-heure, à la « Bonne ville », c'est-à-dire à Neuville; on y dîne et l'on se dirige sur Brück, pour y souper, en passant devant Nidau (3 h. 30 m.). Il faut se rappeler qu'il y a deux Brougg sur l'itinéraire.

Le 19 août, arrivée à Büren, où on dîne, puis on passe, sans s'y arrêter, à Soleure, sauf que le jeune homme note : « à Soleure, nous avons bu un bon coup ». Le soir on s'en va coucher à Wangen (6 h. en tout). Le 20, en 5 heures, ils

arrivent à Aarbourg où ils ont abordé; ils passent à Aarau sans s'arrêter et vont dîner à Brougg, puis après 4 heures de navigation, ils arrivent à Waldshut pour y souper.

Le lendemain 21 août, on dîne sur le bateau et l'on arrive à Laufenbourg, sans arrêt, à 7 h. du soir. Le 22 août, on dîne au dit lieu et descend sur Säckingen, en deux heures, pour y souper.

« Le 23 août, après deux heures de navigation, arrivée à Rheinfelden, puis à Bâle, où nous avons dîné et soupé. Le 24 août, départ de Bâle, après dîner, et arrivée à Huningue après 6 h. Le 25, arrivée à Vieux-Brisac, pour y dîner, souper et coucher. Le 26, dîner sur le bateau et arriver, heureusement, à Strasbourg pour y souper.

« Les 27, 28, 29 et jusqu'au 3 septembre, dîner et souper au logis du « Bœuf rouge », avec mon père.

« Le 3 septembre, ajoute le jeune voyageur, je suis entré chez M. Béguin, marchand de dorures, demeurant au dit lieu, sur le marché aux poissons, et y restai sur le pied convenu avec lui par mon père jusqu'au 26 avril 1730, que j'en suis parti pour faire un voyage avec MM. Burnand, Demeynier, Thoinon Haldimand et François-Louis Warny. »

Il partit également avec le bateau de Pavid. Le manuscrit raconte longuement ce voyage et donne de nombreuses descriptions des contrées parcourues, la Hollande, l'Angleterre et la France, au retour.

« Le 27 août, après un voyage de quatre mois, ils arrivent à Yverdon, comme on sonnait la retraite, tous en bonne santé, écrit le jeune voyageur, exempts de maladies et accidents pendant tout le cours du voyage, grâce à Dieu. »

John LANDRY.

#### ON PETIT CRASET

L'AUTR'HI on monsu de pè Lozena l'ètai vègnà pè lo velàzdo d'Epouaire-Tonnero.

L'ètai on commi-ravageu, à cein que cräio. L'avai met on bi tsapi de fleutre, avoué on niào per derrai, onna zaqua à lames, on par de tsausse asse naïre qu'on derbon et dai favori pè la frimousse. Pè lè man, ie portève iena de cliia groche quiessette que l'ant dai corrà tot à l'èinto. Vè onna maison, que l'ètai onna carràie de pouira dzein, ie vâi on petit bouïbo tot moquào, avoué son moullon et sè groche choque.

— Adieu, mon petiù, so lài là lo commi-ravageu, ton papa est-il là ?

— Nâ, lài repond lo petit craset, ein sè motsint avoué sè mandze de moullon. L'è à l'étrabillio tot solet avoué lè caion, que ie trè lè fèimè. Allâ pi lè, vo voliâi prau lo recougnâitre : lè clii que l'a met on gilet à mandze et on bounet.

MARC A LOUIS.

#### A LA CROISÉE DE MONTÉTAN

Un fidèle et précieux ami du *Conteur*, M. William Charrière de Sévery, veut bien nous adresser la lettre suivante, qui répond à la question posée samedi dernier par M. Schneider, touchant l'origine des diverses routes partant de Lausanne dans la direction de l'ouest. Nous l'en remercions sincèrement.

Valency, 26 novembre 1917.

VOTRE correspondant, M. Ch. Schneider, pose quelques questions relatives aux voies d'accès à l'ouest de Lausanne. Je ne puis y répondre complètement, mais voici quelques données approximatives :

Avant la construction de la route actuelle Lausanne-Cossonay, qui date de 1850 environ (il serait facile de préciser en faisant quelques recherches dans les bureaux officiels), l'ancienne route de Cossonay passait effectivement par le Maupas, le chemin de Montétan, longeait le petit bois de Valency et le portail de l'avenue de

cette propriété, puis débouchait dans le bas du village de Prilly. (L'avenue nord de Valency a dû être prolongée après le déplacement de la route). C'était la route de Paris, destination qu'on atteignait en passant par Cossonay, Orbe et Jougne. Le premier relai était Cossonay. Une diligence à cinq chevaux partait tous les jours pour Jougne-Paris, une ou deux fois par jour. J'en ai encore profité dans mon enfance pour aller à Mex. Des suppléments à un cheval circulaient aussi régulièrement sur ce parcours. La route de Lausanne à Cossonay était alors fort accidentée et plus d'une fois la diligence subit de graves accrocs. Dès lors, d'importantes corrections de route ont été effectuées : 1<sup>o</sup> entre Prilly et Crissier; 2<sup>o</sup> à la Croix du Péage, entre Crissier et Mex; 3<sup>o</sup> entre cette localité et Penthaz; enfin 4<sup>o</sup> entre Penthaz et Cossonay-gare, où un redressement bien nécessaire de la voie a été fait, en même temps qu'un nouveau pont sur la Venoge. Nous allions oublier 5<sup>o</sup> la nouvelle route des côtes de Cossonay, laquelle a, donné beaucoup de tablature à notre génie civil et coûté de belles sommes d'argent.

Remarquons que les murs construits au haut du vignoble de Valency ne sont pas très anciens et ont été élevés en 1874 pour protéger les vignes contre la gelée et l'âpreté de la bize. Ils sont destinés à disparaître dans un avenir rapproché, lorsque le plan d'extension de Lausanne, momentanément arrêté par les circonstances actuelles, aura repris son essor.

Je n'ai jamais entendu dire que la maison du vigneron F. Muller, à Montétan, eût servi de *relai de poste*. Après tout c'est possible.

La route, qui du Maupas prenait la direction du nord, passait à Beau-Soleil et au Gret, puis, par les plaines du Loup et le haut du village de Romanel, allait déboucher à Cheseaux, près du pont de la Mèbre. Elle est encore utilisée maintenant. Ce n'était donc pas la route de Paris.

Pardon de ces notes écrites à la hâte et veuillez agréer, Messieurs, mes salutations bien dévouées.

W. CHARRIÈRE DE SÉVERY.

N.-B. — La nouvelle route (actuelle) Lausanne-Echallens-Yverdon date de la même époque que celle de Lausanne-Cossonay-Jougne (1850 environ).

#### Nos félicitations !

Dans son numéro de samedi dernier, le *Jeune Radical* reproduit notre article patois du 10 novembre. Il est d'usage, en pareil cas, d'indiquer la source et de citer textuellement. Notre confrère ne pense pas de même et nous l'en félicitons : l'orthographe de l'article en question a été si améliorée, les mots transformés de façon si heureuse qu'il a même été possible de ne plus comprendre le sens de maintes phrases et de modifier ainsi le pseudonyme de l'auteur. Merci !

La Rédaction.

A défaut de train. — M. et M<sup>me</sup> \*\*\* se sont attendus chez un ami, à la campagne. Ils manquent le train sur lequel ils comptaient et apprennent avec stupéfaction que le prochain train ne partira que dans deux heures.

— Je croyais qu'il y en avait un avant, dit M<sup>\*\*\*</sup> tout désappointé.

Et le chef de gare, goguenard :

— Non, monsieur, ils sont tous « à vapeur !... »

— Ouf !

#### LA « TOURNE QUI LANGUE »

QUEL singulier titre et quel drôle de langage ! On ne sait pas ce que cela veut dire.

Aussi bien je m'explique.

C'est d'une sorte de trouble, ou d'aberration du langage qu'il s'agit. Ce curieux phénomène d'élocution ne consiste pas dans l'emploi d'un terme pour un autre, comme le fit un jour un prédicateur à qui j'ai entendu dire un mot pour son contraire, « petit » pour « grand », dans